THÉODORE HERSART DE LA VILLEMARQUÉ

Histoire d'une usine

Le Correspondant, t. 100 (nouvelle série, t. 64), livraison du 25 août 1875, p. 836-856

Paris, Charles Douniol et C^ie^
1875

CETTE ÉDITION

Ce document reproduit en entier un texte paru dans *Le Correspondant*, t. 100 (nouvelle série, t. 64), livraison du 25 août 1875, p. 836-856, d'après l'édition de 1875. Il a été recomposé dans l'esprit de l'original : pages de titre et titres suivent la mise en page d'origine. L'orthographe et la ponctuation de l'époque sont conservées ; 6 coquilles évidentes de l'imprimeur ont été corrigées.

Les notes numérotées sont celles de l'ouvrage ; elles sont numérotées ici à la suite, du début à la fin.

Léon Harmel, le Bon Père du Val-des-Bois
leonharmel.com

Transcription établie d'après l'exemplaire numérisé par la bibliothèque numérique Internet Archive (archive.org). Internet Archive, exemplaire du Getty Research Institute.
Document original : https://archive.org/details/lecorrespondant100unse/page/n855/mode/1up
Version du 22 octobre 2026.

HISTOIRE D'UNE USINE

La solution du problème social, c'est que l'Industrie étant chrétienne, l'ouvrier soit heureux.
Augustin Cochin.

L'histoire que je veux raconter a tout l'air d'une légende, et on l'a prise pour telle : rien cependant de plus vrai ; les documents sont sous la main du public, chacun peut les consulter[1]. Signalés d'abord au Congrès des *Œuvres ouvrières catholiques*, à Nantes, en 1873, puis à Lyon, l'année dernière, ils ont été imprimés, réimprimés, répandus à un grand nombre d'exemplaires, et ils viennent d'être, à Paris, l'objet d'une conférence que le P. Lacordaire, Montalembert, Ozanam ou Cochin auraient voulu faire, qu'ils auraient faite avec enthousiasme. Assurément ce dernier aurait disputé à M. Albert de Mun le bonheur de traiter publiquement un sujet qui lui eût arraché des larmes, et pour lequel il était si bien préparé par ses études d'économie charitable. Si la sténographie avait reproduit l'éloquente et chaleureuse improvisation du jeune orateur militaire dont la flamme nous réchauffe et nous rajeunit, je me garderais bien de prendre la plume. Mais pourquoi aucun écrivain du *Correspondant*, pourquoi le plus compétent et à la fois le plus agréable qui nous reste en matières économiques, mon ami M. Alfred de Courcy ne l'a-t-il point prise ? Nos lecteurs s'y attendaient, je n'en doute pas ; comme on va lui en vouloir !

Manquant de la science que d'autres auraient montrée dans ce sujet, qu'ils auraient abordé en commençant par de hautes considérations morales et politiques sur la question sociale, je viens, sans préambule, à mon histoire.

1. *Un fait nouveau dans la question ouvrière*. Paris, 1875.

I

Le Val-des-Bois est un gros village de 2,200 habitants, situé près de Bazancourt, dans le département de la Marne. La moitié de sa population se livre à l'industrie textile, l'autre est agricole. Un élégant clocher gothique de pierre et de brique, nouvellement bâti, domine le village, élevant le signe de la croix au-dessus de celui de l'usine.

L'église, avec sa splendide rosace et ses vitraux coloriés où mille emblèmes rappellent les touchantes merveilles du Sacré-Cœur, achève d'indiquer quelle pensée a inspiré le chef de la population ouvrière du village, venu là des Ardennes, où il est né, le 15 mai 1795, M. Jacques-Joseph Harmel : il a mis son établissement sous la protection de la croix et donné la place d'honneur à Celui qu'il n'appelait pas sans raison le « Maître de la maison. »

Cette maison occupait naguère plus de mille ouvriers, aidés de six puissantes machines à vapeur et d'un outillage formé et entretenu par trois générations de travailleurs. Tous les jours on y voyait vingt-deux personnes assises à une joyeuse table de famille, qui faisait songer, malgré soi, à la table du Patriarche de la Sainte Écriture, mangeant le travail de ses mains, à l'ombre de sa vigne, au milieu de ses jeunes plants d'oliviers.

L'usine du Val-des-Bois fut fondée en 1840. Sortant tous des villes ou des autres ateliers du pays, les ouvriers apportèrent au Val l'esprit qui règne dans la plupart des établissements industriels : impies, démagogues, frondeurs, tapageurs, avides, indisciplinés, ils offraient l'idéal du genre. Pour les peindre, je prends le pinceau d'un des trois fils du vénérable patron, M. Léon Harmel ; on ne m'accusera pas de tracer un portrait de fantaisie :

« Dans l'Usine, dit-il, la religion, ses ministres, son culte, sont l'objet d'une haine furieuse. Cette haine est attisée par d'abominables écrits dont l'existence n'est même pas soupçonnée de ceux qui n'ont pas vécu dans ce milieu. La divine Eucharistie y est particulièrement

blasphémée. Le matérialisme y est préconisé. « Quand on est mort, tout est mort, » c'est un axiome admis sans conteste et mis en pratique jusque dans ses dernières conséquences. Par contre, les superstitions les plus ridicules y sont respectées ; celui qui s'en moquerait serait repris vivement au nom de la liberté de conscience.

« Dans l'Usine, la famille est conspuée. De pauvres petits enfants entendent sur leurs mères d'affreux propos ; il y a des fils de quatorze ans qui parlent de leur mère comme un homme ignoble parle d'une femme aussi ignoble que lui. Inutile d'ajouter que le respect, l'obéissance filiale y sont sifflés, traités de lâcheté.

« Ce qu'on dit de la corruption des peuples qui vont finir, peut se dire de la plupart de nos ateliers modernes. Le vice y est hautement encouragé et, par un raffinement odieux, ceux qui n'ont pu commettre de crimes assez grands pour exciter l'admiration, en inventent qu'ils n'ont jamais commis. Les discours les plus obscènes y sont tenus, sans égard pour les nouveaux venus. Il semble même, pour certains débauchés, qu'il y ait un attrait, un espèce de régal infernal à corrompre les innocents. C'est une proie qu'ils se disputent, et, grâce à cet horrible empressement, on voit des jeunes filles, qui, par une précocité monstrueuse, connaissent, à peine sorties de l'enfance, autant de mal que peut en apprendre une longue vie criminelle.

« Enfin, vis-à-vis de la société, la révolte, sous toutes ses formes, y est proclamée le plus saint des devoirs ; la société est une ennemie dont chaque échec est un gain pour le travailleur. »

Et comme exemple de la morale sociale prêchée dans l'Usine, l'auteur cite ce fait d'un ouvrier choisi par ses camarades, comme délégué dans une élection, pour avoir *subtilisé* deux cents francs à son patron.

Inspirés et propagés par le respect humain, qui, sous prétexte d'en faire des hommes, ramène les malheureux travailleurs à la pire des servitudes, les principes qu'on vient d'exposer sont le chancre de l'Industrie. Ils engendrent des actes presque journaliers que facilitent les

débauches du lundi, non moins que la promiscuité des sexes et des âges au milieu de l'usine ; on se doute assez de ce qui se passe à la sortie de l'atelier après avoir vu, côte à côte, pendant de longues heures, hommes et femmes, jeunes filles et jeunes gens.

« Qui veille sur l'atelier ? se demande M. Jules Simon, un contremaître chargé seulement de diriger et d'activer tout le travail ; le reste ne le regarde pas. »

Malheureuse la jeune fille dont la beauté funeste a attiré ses regards ! trop souvent, pour la séduire, il abuse de l'autorité qu'il a sur elle, « et le patron ferme les yeux, poursuit l'auteur de *l'Ouvrière*, parce qu'il ne se passe rien de compromettant dans l'intérieur de l'atelier. » Encore ne veut-on pas nous dire ce que font quelquefois dans l'ombre les patrons eux-mêmes ; en effet, c'est inénarrable :

Quæ enim in occulto fiunt ab ipsis turpe est et dicere.

Quand le patron est un homme religieux, il se contente souvent de l'être dans son intérieur, et de remplir ses devoirs privés, se croyant quitte envers ses ouvriers parce qu'il les a payés exactement ou même libéralement. La religion est un élément dont plus d'un tient compte à son foyer, mais qu'il ne croit pas devoir mêler à l'économie sociale.

Chrétien dans toute l'étendue du mot, le patron du Val-des-Bois avait des idées plus justes sur ses devoirs d'état. Mais comment les remplir ? Comment entreprendre une tâche au-dessus des forces humaines ? Comment guérir ces plaies dont son fils nous a tracé le tableau trop fidèle ? Comment rendre à l'ouvrier, plus faible et plus ignorant que vicieux, plus opprimé que corrompu, plus révolutionné que révolutionnaire, la pleine possession de lui-même, sa dignité, sa liberté ?

Par la liberté même. Elle fut, au Val-des-Bois, l'un des premiers, l'un des plus puissants auxiliaires. Pas de pression, nulle contrainte, rien d'imposé, tout proposé, moins d'autorité que de dévouement, tel était le système suivi par M. Harmel. « Il faut toucher aux âmes

comme la Sœur de Charité touche à une plaie, » remarquait-il avec une grande délicatesse. Il était de l'école du doux évêque de Genève qui a dit : « Sur la galère royale de l'amour divin il n'y a point de forçats ; tous les rameurs y sont volontaires. »

Tourmenté, comme saint François de Sales, de la soif des âmes confiées à ses soins, il avait la première qualité d'un bon chef d'usine, il aimait les ouvriers... Leur patron par le choix de la Providence, il entendait ne pas l'être à demi ; il voulait être leur père, non leur maître, et tenait à exercer sa paternité pleinement. Égalité d'humeur, aménité de formes, douceur irrésistible, droiture, justice sans dureté, gestion personnelle pleine d'intelligence, action tout à la fois de velours et d'acier, les ouvriers trouvaient en lui ce qu'ils recherchent dans un chef. Le voyant continuellement au milieu d'eux, communiquant avec eux par lui-même et non par des intermédiaires détestés, ils apprirent à le connaître et à l'apprécier. Ce n'est pas au Val-des-Bois qu'on eût pu taxer le patron d'indifférence et d'égoïsme, qu'on l'eût traité d'exploiteur auquel il faut faire rendre gorge, et qu'on eût écrit sur les murs :

« Notre ennemi c'est notre maître. »

A partir du jour où il prit la direction de l'usine, ses réformes prouvèrent qu'il entendait respecter la dignité du travailleur et le traiter, comme lui-même, en homme libre et non en machine à produire : *Homo sacra res homini*. Le repos que le corps réclame et qu'on lui accorde partout, excepté en France, il le lui rendit comme un droit, un droit du jour sacré de l'âme, du jour de la famille, de Dieu et de toutes les fêtes du cœur. Le travail fut suspendu le dimanche, même pour les nettoyages de l'usine, même pour les réparations autres que les réparations d'urgence.

Avec le respect du dimanche et de la liberté du travailleur, le patron inspirait à tous l'estime de l'atelier. Il veillait à ce que dans ces salles si propres, si bien tenues, où l'installation hygiénique ne laisse

rien à désirer, l'ordre moral répondît à l'ordre matériel ; il sépara les deux sexes, en établissant pour eux des issues différentes ; il proscrivit, autant que possible, le travail de nuit et tout travail de jour sans surveillance, cause trop ordinaire de désordre.

Les meneurs, les tapageurs, les ouvriers les plus dangereux pour la foi et les mœurs de leurs camarades, ou qui affichaient effrontément la haine de la religion, le mépris de la famille, un esprit antisocial, furent peu à peu écartés, sans bruit, et à leur suite disparurent les blasphèmes, les jurements et les propos contre la décence.

Afin de prévenir l'injustice dans la répartition du travail, les tracasseries, les brutalités, tous les autres abus trop communs de la force contre la faiblesse, il donna à l'apprenti le droit de recourir à son autorité en toute circonstance. La question des salaires le préoccupa également : en les élevant à la hauteur des établissements les plus considérables du pays, il put choisir son personnel parmi les employés et les ouvriers honnêtes, rangés, moraux, susceptibles de devenir chrétiens, et préparer ainsi la régénération de son usine.

Des soins tout particuliers furent donnés au rétablissement de la famille ouvrière, sujet, pour les croyants, d'autant de regrets et d'efforts, que, pour ceux qui ne le sont pas, de rhétorique, hélas ! sentimentale et vaine. Il alla droit au moyen efficace : il réunit dans la même usine le père et les enfants, trop souvent disséminés. Seule, la mère fut laissée aux soins du ménage, bien négligés, quand elle travaille à l'atelier ; mais comme elle est la gardienne et la garantie la meilleure de la moralité et de l'économie domestiques, il prit des mesures pour qu'elle reçût de son mari, avec la paye de la famille, qu'il faisait lui-même, une note détaillée des gains du père et des enfants.

En même temps que l'organisation intérieure de l'usine, l'organisation extérieure la plus propre à moraliser les ouvriers était l'objet de sa sollicitude. On pense bien qu'il ne négligea aucune des institutions de nature à augmenter leur bien-être matériel, et j'aime à croire qu'il eût imité, et appliqué à ses employés, s'il l'avait connue, celle

dont M. de Courcy est l'auteur, et dont il a entretenu les lecteurs du *Correspondant*[2].

Dès l'année 1842, peu après la fondation de l'établissement, une caisse d'épargne offrait à ceux qui voulaient économiser, toutes les facilités possibles ; puis étaient successivement créées : une caisse de prévoyance, une assurance sur la vie, une autre contre les accidents, fournissant une indemnité qui complétait le salaire des blessés ; enfin, des sociétés d'alimentation pour lutter contre la cherté toujours croissante des subsistances, cruel et perpétuel souci des classes laborieuses.

Tant de bons procédés, tant de services effectifs ne furent pas perdus. Je ne m'étonne donc point d'entendre son fils aîné dire qu'il finit par acquérir sur ses ouvriers une grande influence : il prenait la place en la tournant ; il y jetait le pain qui lui gagnait le cœur en nourrissant le corps : comme ce bon roi de France dont un poëte a dit qu'il fut de ses sujets le vainqueur et le père ; il remportait dans son usine une vraie victoire paternelle.

Au bout d'un certain nombre d'années, ses ouvriers étaient cités dans les environs pour leur moralité exceptionnelle : beaucoup de mal commis jusque-là avait été empêché, beaucoup de désordres réparés ; l'assistance à la messe, le dimanche, était moins rare ; l'exemple du patron, appuyé sur des services, plus éloquents que des paroles, trouvait des imitateurs. Ce serrement de cœur dont il souffrait tant autrefois en voyant vide l'église paroissiale, il n'eût plus lieu de l'éprouver. Mais son vœu le plus cher n'était pas satisfait : le jour de Pâques, à la sainte table, il ne trouvait à ses côtés que les personnes de sa famille ; à peine quelques femmes, pas un homme. Si par hasard quelqu'un voulait remplir le devoir pascal, il s'en allait, en cachette, et comme pour une mauvaise action, dans une chapelle écartée, pour qu'aucun

2. Voir, dans les n^{os} du 10 juin et du 10 juillet 1872, l'exposé de cette incomparable institution.

de ses camarades ne trouvât l'occasion de le soupçonner et de le railler.

On voit combien tous ces pauvres gens étaient encore loin du modèle qu'ils avaient sous les yeux, remarque M. Léon Harmel ; et, à ce propos, il raconte l'anecdote suivante :

« Quand le carême approchait de sa fin, l'excellent patron ne manquait pas de solliciter ceux qu'il croyait pouvoir convaincre, à se préparer à la communion pascale. Une semaine, il put obtenir de quatre hommes qu'ils iraient à la ville voisine se confesser à un prêtre, ami de la famille, et communier de grand matin. Bien entendu, chacun des quatre ignorait qu'il ne fût pas seul. Le patron se réjouissait de son succès, et le lundi, tout impatient de connaître le résultat de sa combinaison, il va voir un de ces hommes. Savez-vous ce qu'il entendit ? « Monsieur, c'est la première, mais c'est la dernière fois. — Pourquoi, mon ami ? — Vous m'avez fait croire que je serais seul. — Et après ? — Quand nous avons été à confesse, tout allait bien ; nous ne nous étions pas vus ; mais à la communion, j'ai vu les trois autres, et eux aussi m'ont vu ! Me voilà perdu dans l'atelier ; on va nous ennuyer avec cela pendant six mois ! Je n'y retournerai plus. » Et il tint parole. L'année suivante, on ne put en déterminer un seul des quatre. »

Ce trait suffit, conclut l'auteur, pour vous dire ce qu'était l'usine, déjà pourtant en voie de progrès moral.

Gémissant du peu de succès de ses efforts, et n'ayant guère obtenu par lui-même, quant à l'essentiel, au bout de vingt années, que des résultats négatifs, le patron se décida, en 1861, à appeler à son aide des auxiliaires religieux.

II

La Foi et le cœur ont des audaces à faire trembler la prudence humaine : M. Harmel résolut de donner une mission à ses ouvriers. Une mission dans une usine ! Y pensez-vous ? dut-on lui dire ; ne craignez-vous pas que vos missionnaires ne soient accueillis, comme ceux de la Restauration, au refrain de Béranger :

Bons Pères, d'où sortez-vous ?

Cependant la mission commença avec instructions journalières, faites par deux Pères de la Compagnie de Jésus, à la paroisse, les unes pour la population ouvrière, les autres pour la population agricole. Chaque dimanche, une procession eut lieu, et, pour couronnement, la plantation d'une croix, en présence de l'évêque du diocèse. L'événement prouva, une fois de plus, que « vouloir c'est pouvoir », surtout quand on ne veut que ce que Dieu veut, car alors on peut tout par la force qu'il donne. Entièrement libres de ne pas suivre les exercices spirituels, les ouvriers vinrent, par curiosité, en assez grand nombre, écouter les prédicateurs, et bien des cœurs furent touchés. Le dernier jour fut témoin de retours non moins vaillants que consolants. On vit les caractères les plus virils, les âmes les mieux trempées de l'usine, ceux qui, d'ordinaire, portaient haut la tête et la parole et que tout le monde écoutait, s'avancer vers l'autel, en bon ordre, d'un pas grave et ferme, et s'agenouiller à la sainte table. Le courant du respect humain, regardé jusque-là comme irrésistible, était rebroussé et vaincu par des volontés énergiques étroitement unies en Dieu.

La voix qui avait dit aux ouvriers : *Venez à moi, vous tous qui travaillez*, et à laquelle plus d'un avait répondu librement, ne trouva pas moins de docilité quand elle leur dit : *Laissez venir à moi vos enfants*. Pères et mères les confièrent avec joie aux Sœurs et aux Frères appelés par M. Harmel pour l'aider dans sa tâche. Une crèche, une salle

d'asile, deux classes, une école, furent le berceau d'une nouvelle génération instruite à aimer Dieu et l'homme. En 1863, le vénérable patron, qu'on adorait dans l'atelier et qu'on n'appelait plus que *le bon père*, joignit aux œuvres dont je viens de parler une autre œuvre encore plus touchante, un orphelinat de jeunes filles, et donna la mère de Dieu pour patronne aux petites orphelines de son établissement.

Sur ce doux nid du Val-des-Bois, il tenait ses regards fixés comme sur l'espoir de l'usine chrétienne en France, veillant à ce que les enfants confiés à la garde des Frères et des Sœurs ne manquassent pas à leurs leçons, reprenant et ramenant lui-même les petits paresseux, récompensant l'assiduité, faisant, en un mot, l'office de l'Ange de l'école dont parle saint Augustin, ce bon ange qui, de peur que le petit oiseau, encore sans plumes, ne soit foulé aux pieds des passants, le rapporte dans le nid afin qu'il vive jusqu'à ce qu'il puisse voler de ses propres ailes.

D'autres, pensait-il, lui aussi, verront un jour, au lieu de la nichée charmante que voilà, mes oiseaux devenus grands et cueillant des fruits, en chantant, dans de beaux jardins.

Outre les Filles de Saint-Vincent de Paul et les Frères des Écoles chrétiennes, le *bon père* s'adjoignit un autre coadjuteur indispensable : il donna à ses enfants un aumônier, et fit construire une chapelle dans la cour de l'établissement. D'abord petite, modeste, et bâtie à peu de frais, elle s'agrandit insensiblement, s'embellit, fut ornée d'année en année, et finit par élever au-dessus de la cheminée de l'usine le beau clocher dont j'ai parlé. Là se concentra, comme dans son foyer, la vie religieuse du Val-des-Bois, là se formèrent librement ces associations catholiques où s'épanouit enfin l'œuvre de Dieu dans l'Industrie.

On avait parfaitement compris que si l'Association n'était pas le seul moyen d'arriver à la régénération de l'usine, c'était assurément le plus efficace, le plus court, le plus infaillible. Partout, en effet, où ils s'associent pour le bien, comme d'autres s'associent pour le mal,

les ouvriers chrétiens voient se renouveler le miracle promis par le Sauveur à ceux qui se réunissent en son nom : Il est présent au milieu d'eux. Il est le lien et le charme de leurs assemblées ; il leur offre un point de ralliement et d'appui, un vrai centre de résistance. Leur caractère lui doit de la force et de l'assurance, leur volonté un nouveau ressort ; grâce à Lui, leur conscience peut respirer ; Il les préserve des faiblesses de notre pauvre cœur humain ; Il les arme en masse d'esprit et de bon sens contre le rire de l'atelier ; Il leur apprend à mépriser les railleries de l'imbécillité et les insultes de la haine ; Il élargit leur âme, Il l'affranchit d'une tutelle humiliante, Il les débarrasse d'une étreinte qui les étouffe, Il leur assure l'asile du for intérieur, leur dignité d'homme, la liberté de croire et d'agir sans masque et sans peur ; Il leur donne, en un mot, la hardiesse et la fierté du bien en face de l'audace et de l'orgueil du mal, et l'on ne peut s'empêcher, en les voyant heureux, gais, sociables, de répéter avec le Psalmiste qu'Il est « la joie de leur visage ». Fils d'ouvrier, ouvrier lui-même, Jésus n'est-il pas *de leur corps*, comme s'exprime Bossuet dans son grand et simple langage ?

Les associations catholiques du Val-des-Bois devaient s'étendre à tous les membres de la famille ouvrière et à tous les âges ; il s'en forma pour les filles et les femmes, pour les garçons, les jeunes gens et les hommes.

La femme étant le pivot de toute moralisation dans la famille, on commença par elle : trois associations, l'une depuis sept ans jusqu'à la première communion, sous le patronage de Sainte-Philomène ; la seconde, jusqu'à quinze ans, dite des Saints-Anges ; la dernière, au-dessus de cet âge, sous le nom d'Enfants de Marie, toutes trois distinguées par des rubans de couleurs différentes qu'on ne devait jamais quitter, même à l'atelier, s'ouvrirent pour les jeunes filles les plus sages du Val-des-Bois.

Chaque association eut pour attrait certains amusements sagement variés, des encouragements donnés à propos, enfin des avantages ma-

tériels, moraux et religieux, répondant aux besoins de chaque âge. Il eût été impossible de réussir par des congrégations de jeunes filles, n'ayant d'autre centre de réunion que l'église et d'autre lien que le lien religieux. Hélas ! on n'avait pas affaire à des dévotes. On connaît trop les mœurs des jeunes ouvrières des environs de Reims ; M. Jules Simon ne les flatte pas. Être aimées des jeunes associées, pour leur faire aimer Dieu, fut toute l'ambition des Sœurs ; tout leur effort tendit à cela. *Rien par force, tout par amour*, était leur devise dans l'usine comme au couvent : Le système de franchise, d'ouverture et de liberté, pratiqué partout autour d'elles, ne pouvait faire défaut à l'origine des Cercles qu'elles intronisaient.

Le premier conseil fut élu sur une liste de noms qu'elles présentèrent, et chaque année, quand on le renouvelait, l'élection y présida. Afin de seconder l'action de leur aïeul, les petites-filles du patron tenaient à honneur d'entrer dans les rangs des associées, dès que l'âge le leur permettait, heureuses quand le titre de conseillères leur donnait le privilége de visiter leurs compagnes malades, de les soigner et de les consoler.

Un jour de fête pour les trois œuvres était celui des noces d'une *Enfant de Marie* qui avait passé, avec honneur, trois années dans l'Association. La veille, ses compagnes venaient lui offrir la couronne de mariée ; aucune ne manquait à la bénédiction nuptiale, et à la fin de la messe, bien des yeux se mouillaient quand, aux pieds de la sainte Vierge, commençait le chant d'adieu de la jeune fille à l'Œuvre chérie.

En sortant de l'église, la nouvelle mariée, conduite dans le jardin où s'étaient écoulées ses plus belles années entre l'amitié, la prière et les jeux, rendait à la Sœur directrice son ruban bleu d'Enfant de la Vierge ; chacune de ses compagnes l'embrassait, puis le vénérable patron, avec quelques bonnes paroles, lui remettait, au milieu des battements des cœurs et des mains, une petite dot de cent francs. Quels millions apportèrent jamais autant de joies pures et partagées ?

Les joies de la table de noce, véritables agapes ouvrières, annoncées au son des fanfares, couronnaient une journée religieusement commencée à une autre table où la fiancée, environnée de ses compagnes, avait rompu avec le fiancé le pain qui rend l'ouvrier fort contre les peines de la vie, ce pain dont Lamartine a dit :

Chacun en a sa part et tous l'ont tout entier.

Malgré les éléments rebelles qu'on avait d'abord sous la main, l'association des Enfants de Marie avait pu être inaugurée dès l'année 1863. Un faisceau de jeunes filles, non parfaites assurément (il n'y en avait point de telles dans l'usine), mais de bonne volonté, d'un commerce sûr, d'un caractère ferme, et sur lesquelles on pouvait compter, offrit aux Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul les premiers sujets à diriger et à greffer. Que de soins exigèrent certains sauvageons ! Mais, une fois prise, la greffe poussa des jets vigoureux et ne tarda pas à donner des fruits qu'on était bien loin d'espérer.

« Dans le premier petit groupe, raconte l'intéressant rapport de M. Léon Harmel, auquel j'emprunte cette histoire, se trouvait une enfant nommée Julie. Son père était un ivrogne cité et un débauché de la pire espèce ; sa mère, pauvre femme ignorante, sans éducation, n'avait aucune notion religieuse ; sa sœur était livrée au vice. Elle-même était d'une grossièreté inouïe et avait un caractère exécrable. Julie se prit à aimer les Sœurs : une fille de Charité peut-elle laisser échapper une occasion de sauver une âme ? La Sœur lui témoigna une tendresse toute maternelle ; elle sentait que cette écorce rude et inculte cachait une nature énergique et susceptible d'un grand dévouement.

« Le misérable père trouvant dans la vertu de Julie un reproche vivant, la maltraitait souvent, et plus d'une fois la mit, avec sa mère, à la porte de la maison, au milieu de la nuit ; il n'avait d'indulgence que pour sa mauvaise fille, son image trop fidèle.

« Les gains de Julie rentraient seuls à la maison ; ceux du père restaient au cabaret. Sans se plaindre jamais de cette injustice, la généreuse enfant réservait à ses parents et à sa sœur ce qu'il y avait de meilleur dans les misérables repas de la famille et se contentait souvent d'un morceau de pain noir.

« Bientôt la sœur de Julie eut un premier enfant, puis un second : Julie les adopta tour à tour, et tandis que la mauvaise mère courait à d'autres débauches, Julie s'occupait des petits enfants, les habillait, leur consacrait une partie de ses nuits, leur donnant les soins maternels les plus tendres. Chaque matin et chaque soir, elle les prenait sur ses genoux et les faisait prier Marie.

« Un jour, Julie fut malade ; elle pensa mourir ; elle ne tenait pas à la vie pour elle-même, mais que de larmes versées sur ceux qu'elle appelait ses chers petits enfants !

« Si vous allez un jour à l'usine, vous vous arrêterez auprès d'une pauvre maison d'ouvrier où jouent deux petits garçons à la mine éveillée. Quand la cloche de l'atelier sonnera, vous verrez, dans le lointain, venir une Enfant de Marie que vous reconnaîtrez à son ruban bleu. Son visage, amaigri par les souffrances et les privations, a perdu les grâces de la jeunesse, mais il porte ce reflet aimable que Marie fait briller sur le front de ses Enfants. Vous entendrez alors les cris de joie des deux petits garçons courant se jeter dans les bras de la jeune fille en criant : « Bonjour, maman ! » Et vous serez émus en contemplant cet aimable groupe. Cette jeune fille, c'est Julie ; et quand elle vous aura conté sa vie, vous comprendrez quelle merveille peut opérer l'association des Enfants de Marie dans l'usine. »

En quittant, par le mariage, cette association, on entrait dans l'Œuvre dite des Mères-Chrétiennes.

Le conseil avait pour directrice, au lieu d'une Fille de Saint-Vincent-de-Paul, une des dames de l'usine ; il se réunissait tous les mois, s'occupait des malades et particulièrement des jeunes mères,

pendant et après leurs couches ; leur donnait une femme de ménage pour dix jours, sans parler du berceau et de la layette du poupon.

Chaque semaine, dans l'après-midi du mardi, les associées, libres de leur temps, travaillaient au vestiaire de l'œuvre, en compagnie des dames de la famille Harmel. Tous les ans, une tombola était tirée, et une grande soirée donnée exclusivement aux mères, qui pouvaient jouir ensemble du succès de leurs petits enfants, dans des pièces naïves arrangées pour le premier âge. Deux autres fêtes annuelles de l'enfance avaient lieu à la chapelle. « Ce jour-là, dit M. Léon Harmel, témoin encore ému, tous les bancs sont remplis d'enfants à la mine éveillée, et de mamans portant sur leurs bras de charmants petits bébés aux regards étonnés et ravis. Le sermon est court, car le prédicateur ne saurait obtenir un long silence de ces petits oiseaux du Bon Dieu, dont le gazouillement émeut et charme le cœur des parents. A la fin de la messe a lieu la bénédiction solennelle des enfants, suivie d'un cantique chanté par des voix harmonieusement fausses et délicieusement indécises. »

Comment tant de *douceurs* (le mot est d'un ouvrier) n'auraient-elles pas gagné tous les cœurs des mères à l'Association ? Mais quoiqu'on ne fût pas trop sévère sur les admissions, c'était fruit défendu pour celles qu'on jugeait tout à fait indignes d'y goûter ; le Conseil devenait à leur égard aussi inexorable que le Dragon des Hespérides, et le jardin aux pommes d'or leur était irrémissiblement fermé.

Une seule fois la porte fut forcée ; voici à quelle occasion :

Une fille-mère demandait à entrer dans l'Association ; une fille-mère ! Jugez du scandale causé par une prétention pareille. Sa faute pourtant était ancienne, nous dit-on, sa conduite irréprochable ; et elle avait très-bien élevé son enfant. Repoussée à l'unanimité, elle alla droit à la directrice de l'Œuvre, la belle-fille du *bon père*, et lui offrit de venir plaider elle-même sa cause devant le Conseil, se faisant fort

de prouver là, par le menu, pièces, ou plutôt péchés en main, que toutes mesdames les conseillères ne pourraient pas lui jeter la pierre.

La prudente directrice jugea l'épreuve périlleuse, et la Madeleine fut admise, sans délibération et sans bruit, par égard pour plus d'une ancienne pécheresse moins publique, précédemment reçue dans l'Œuvre des Mères chrétiennes.

On voit si toutes avaient toujours été des saintes ! Mais une fois converties, quel zèle pour faire partager leur bonheur à leur entourage ! que de prières pour obtenir la même grâce à un mari ou à un fils bien-aimé ! que de larmes versées en secret dans les réunions mensuelles, à la chapelle, où les pauvres femmes aimaient à venir retremper leur courage et leur foi ! Que de joie aussi quand le mari, qui depuis si longtemps s'opiniâtrait à *faire comme les autres*, se décidait à faire comme sa pieuse femme !

Un jour, un de ces pécheurs obstinés pleurait lui-même de joie en venant de verser son cœur dans celui de l'aumônier de l'œuvre ; et comme l'excellent patron, non moins joyeux que l'ouvrier, lui disait : « Oh ! mon cher ami, que le bon Dieu est content de vous !

— Ah ! monsieur, s'écria-t-il, je ne sais si je ferai autant de plaisir au bon Dieu qu'à ma femme ! »

Dans la même circonstance, et après le même effort de courage, un autre remarquait que sa femme ne l'avait jamais embrassé plus tendrement : « Notre ménage devient un paradis, ajoutait-il, tout attendri, et on ne sait plus lequel on aime le mieux et lequel est le plus heureux. »

Le rapport que j'ai sous les yeux est semé de ces traits charmants ; l'auteur a bien raison de dire que la mère est la même à tous les degrés de l'échelle sociale, et qu'elle devient la rédemption de sa famille, dès qu'elle devient chrétienne. Je ne m'étonne pas qu'au Val-des-Bois elle ait exercé une telle influence sur les Associations d'hommes. En vérité, un cœur de mère ferait fleurir un fagot d'épines.

Les Frères Lazaristes qui tenaient les classes consacraient tous leurs dimanches, avec le zèle et l'abnégation de leur Ordre, aux trois Cercles d'hommes de l'usine. On était admis dans le premier de neuf à douze ans ; dans le second, de douze à seize, et enfin dans le troisième, après dix-sept ans. Les enfants, les jeunes gens et les hommes avaient leurs conseillers élus chaque année, et des lieux spéciaux de réunions.

Pendant trois ans, de 1865 à 1867, fut préparé le grand Cercle, avec un petit noyau de jeunes gens fidèles qui en formèrent le premier conseil. Si les deux premiers Cercles étaient naturellement l'objet de cette tutelle et de cette surveillance qu'exigent des enfants dont la raison n'est pas encore murie, il n'en était pas de même du troisième. On s'attachait, envers les membres plus âgés, au même système qu'envers les femmes, système de liberté dirigée par la prudence. Aussi attachés à leur directeur que les uns aux autres, les membres du grand Cercle étaient retenus sous un régime fraternel de leur choix, par des liens très-forts mais très-souples, et qui n'avaient rien de servile ; l'indépendance dont ils jouissaient était la meilleure réponse aux déclamations contre l'intolérance cléricale. On ne combattait pas moins les préjugés de l'atelier, en n'accordant aucun privilége aux membres des Associations, dans la distribution du travail, en les traitant d'égal à égal avec les ouvriers que le patron regrettait de ne pas trouver dans les Cercles, en n'usant envers ces derniers d'aucune sollicitation indiscrète.

« Il y a bon nombre d'ouvriers qui ne pratiquent pas encore, disait M. Léon Harmel à un visiteur de l'usine, beaucoup trop sans doute, et passablement qui sont en dehors des Associations catholiques ; mais je tiens à ce qu'il y en ait, afin que la liberté soit aussi apparente qu'elle est réelle ici. » Et il ajoutait avec un grand sens : « Il ne suffit pas que les œuvres catholiques soient basées sur la liberté, il faut que l'ouvrier le comprenne et qu'il le sente. »

De prodigieux succès ne l'avaient pas fait dévier de la méthode paternelle : attirer doucement les ouvriers à Dieu, et non les traîner à sa suite.

On en voyait les résultats dans la piété pleine de franchise, d'expansion et de bonne humeur, des membres des Associations ; dans leur empressement à profiter de tous les avantages spirituels que leur offraient les réunions de la chapelle, la retraite de Pâques, et la communion des principales fêtes de l'année.

Pour rendre plus facile l'action des directeurs des Cercles, et pour montrer en même temps que la religion n'est indifférente ni à nos besoins intellectuels, ni à nos intérêts matériels, ni même à ce qui peut charmer un peu cette triste vie, on mit à la disposition des Associations d'hommes tous les avantages utilitaires et toutes les distractions qu'on avait mises au service de celles des femmes.

Des institutions nouvelles, analogues aux institutions fonctionnant depuis vingt ans, au profit de toute l'usine, et dont il a été question plus haut, furent établies en faveur des trois Cercles, avec des stimulants spéciaux.

Une caisse d'épargne assura à des ouvriers, entrés à l'établissement avec des dettes, un capital de deux, de trois, de quatre et même de six mille francs.

Une seconde caisse, pour le petit Cercle, acceptait les dépôts les plus minimes, et donnait des intérêts de 5 p. 100, comme la caisse du grand Cercle ; plus une prime de 10 p. 100 sur les dépôts faits de douze à dix-huit ans, et non retirés avant l'âge de vingt-et-un ans.

Je ne parle en détail ni des assurances sur la vie, ni des assurances contre les accidents, ni des autres caisses de secours ; mais je ne me pardonnerais point de passer sous silence les Œuvres destinées à faire avoir à bon marché les marchandises aux Associés : le vêtement au prix du gros ; les articles de boucherie et de boulangerie au-dessous du cours du pays ; le combustible et certains légumes par wagons et au prix des achats considérables. Je me garderai bien sur-

tout d'oublier l'*hôtellerie*, comme on l'appelait, œuvre touchante, où étaient nourris, à prix très-réduits, les orphelins et les veufs avec leurs fils en bas âge.

Le pain de l'intelligence n'était pas servi moins abondamment que le pain matériel aux membres des Associations : Cours d'adultes, conférences, causeries utiles et agréables sur tous les sujets pratiques de nature à procurer à l'ouvrier, avec l'instruction, le plus noble des plaisirs ; bibliothèque, journaux, revues, rien n'était négligé de ce qui pouvait intéresser et tenir constamment les esprits en éveil.

L'article des délassements n'était pas le moins bien traité : « Un peu de récréation est nécessaire, » disait *le bon père*, à quelqu'un.

J'ai sous les yeux un rapport sur la Société des acteurs de l'usine, par son président, où il est question de tout ce qui fait l'agrément des soirées, comédies, drames, chansonnettes.

Dans un autre rapport, intitulé l'*Harmonie* ou *la Fanfare*, je lis : « L'harmonie du cercle comprend quarante-trois exécutants, formant une musique militaire complète. Tous les dimanches, après-midi, elle égaie les jardins du Cercle, en hiver le rez-de-chaussée. Chaque mois, et dans toutes les grandes fêtes, elle conduit les associés et les ramène de la chapelle au Cercle. Point de soirées, ni de fêtes d'aucune sorte sans la musique ; elle communique toujours l'entrain, elle charme les cœurs, elle les dispose à cette fusion fraternelle qui conduit vite à l'amitié chrétienne. »

Quintilien disait autrement, mais ne disait pas mieux, qu'aucun enseignement n'a une puissance pareille pour établir la discipline dans la cité et pour l'y maintenir.

Une note sur l'Association chorale m'apprend que celle-ci formait, à la chapelle, le noyau pour le plain-chant, que tous les assistants chantaient à deux chœurs, et qu'on ne connaissait au Val-des-Bois, ni grand'messe, ni vêpres, ni salut sans musique. Belles traditions de l'Église catholique, heureusement conservées ! Le vénérable patron aurait pu retourner le vers célèbre de Louis Racine : La musique, chez

lui, conduisait vraiment à la Foi. Son fils aîné le secondait en cela comme en tout ; c'était lui qui tenait l'orgue, dans les cérémonies du culte ; et la musique n'était pas l'auxiliaire le moins charmant de son apostolat : à l'usine comme à la chapelle, bonheur et piété étaient frère et sœur.

Entre toutes les fêtes religieuses, celle du Sacré-Cœur donnait un caractère particulier aux réjouissances du Val-des-Bois.

Le dernier dimanche de juin, voyait se dérouler autour de la fabrique une belle et joyeuse procession du Saint-Sacrement, où toutes les associations d'ouvriers, chacune sous sa bannière, défilaient militairement.

En tête, la bannière du métier, suivie des plus petits enfants de l'usine, des écoles de filles, des associations de Sainte-Philomène, des Saints-Anges, des Enfants de Marie, dirigées par les Sœurs. Immédiatement avant le Saint-Sacrement, deux des petits-fils du patron, l'un en Enfant-Jésus, tenant à la main une croix, où on lisait les mots : *Jésus-ouvrier* ; l'autre en petit saint Jean, vêtu de la toison traditionnelle et portant la houlette, comme dans le tableau de Raphaël ; ensuite, un groupe d'orphelins et d'orphelines ; puis les mères, et parmi elles, les femmes et les filles des patrons ; à une place d'honneur, — idée admirable, — les veuves ; enfin, les garçons des écoles, le petit Cercle, le grand Cercle, avec sa fanfare, ses quarante-trois musiciens ; et, fermant la marche, droit encore malgré les années, l'air heureux, le front épanoui sous sa couronne de cheveux blancs, le patriarche de l'usine, entouré de ses fils.

Un large pont jeté sur la rivière, qui met en mouvement les machines, en repos ce jour-là, et de la fête aussi, réunissait les deux rives et conduisait à un reposoir, splendide bouquet de feuillage, de fleurs et de lumières, du haut duquel descendait, sur toute la famille ouvrière agenouillée, la bénédiction du Saint-Sacrement.

Cérémonie touchante ! consolations et honneurs bien dus à ces pauvres travailleurs, si méprisés de ceux qui ne travaillent pas, ou qui

ne reconnaissent pas en eux des frères en Jésus-ouvrier !

« Chaque fois qu'il nous a été donné d'assister à pareil spectacle, dit un des organisateurs les mieux inspirés de ces enchantements du cœur, de la piété et du travail ; chaque fois nos larmes ont coulé. Vous n'auriez pas été plus insensible que nous devant le touchant défilé d'une population ouvrière. Les gracieux petits enfants donnaient tant d'espérance ! Le cœur de la jeunesse semblait si bien battre pour de nobles aspirations ! Les pères et les mères paraissaient si fiers et si heureux de leur conversion ! Oh ! oui, comme nous, vous auriez pleuré et espéré. Dans les plis des bannières flottantes, dans les chants enthousiastes, vous auriez lu la parole de l'avenir, et vous auriez dit, comme ce pauvre vieux serrurier, trop longtemps rebelle à la voix de Dieu : « Que c'est beau ! que c'est beau ! Je veux en être ! »

De pareilles manifestations, véritables revues de toutes les forces religieuses de l'usine, y avaient effectivement la plus heureuse influence sur le recrutement des Associations catholiques.

Mais une dernière force dominait toutes les autres, à laquelle le vénéré patron n'avait cessé d'avoir recours depuis le commencement de son apostolat. Si une pareille œuvre avait exigé bien du temps et bien de la persévérance, une intelligence rare des hommes et des affaires, tout le cœur enfin du *bon père*, sans parler de dépenses assez considérables ; plus que de l'argent, plus que du temps, plus que de l'intelligence, plus même que du cœur, je le dis sans phrase, elle exigea toute une vie d'appel à l'assistance divine.

Par la prière fut arraché à Dieu le miracle de la conversion de l'usine ; c'est elle qui lui amena les ouvriers par centaines, là où on n'avait pu en décider que quatre, une seule fois, en vingt ans, à remplir le devoir pascal.

Le soir, en quittant la fabrique, et passant à la porte de la chapelle, ils entraient pour prier un peu, et ils se reposaient ainsi des fatigues de la journée.

La chapelle était pour eux, ce qu'est, en certaines usines, pour le travailleur, le petit jardin qu'on lui laisse pour qu'il se délasse, en plein air, en faisant un peu de culture.

Chose incroyable ! dans cette chapelle plusieurs se sentirent appelés à une vie encore plus parfaite : neuf religieux et religieuses, trois prêtres sortirent de là. Et avec quelle joie le patron les donnait à leur nouveau Maître !

A mesure qu'il voyait se multiplier autour de lui les merveilles de la prière, il priait avec plus d'ardeur ; mais ce n'était plus seulement pour son usine, c'était pour toutes les usines de France, pour toutes les usines du monde ; ce n'était plus aussi d'un seul cœur, mais de mille cœurs, unis en Dieu même, que s'élevait la prière de l'industriel catholique.

Elle a été redite au Congrès de Lyon par les nombreux amis des ouvriers, rassemblés de l'Est et du Midi, de l'Ouest et du Nord. Je ne l'encadrerai point dans ces pages profanes ; mais je ne résiste point au plaisir de citer les paroles non moins remarquables dont la fit suivre un des dignes fils du chrétien qui la trouva dans son cœur :

« Laissez-moi vous le dire : pour moi, la prière est ma seule espérance. Fils et petit-fils d'industriels qui ont été les pères de leurs ouvriers et leur ont prodigué l'amour, nous avons hérité de cette passion. Nous avons mesuré la plaie dans toute son étendue, et nous avons constaté les résultats inespérés de l'action catholique, parmi ces populations dont on désespérait. Voyant le remède si facile, nous l'avons rêvé pour tant de pauvres âmes qui se perdent tous les jours, et vous nous avez accueillis avec tant de sympathie que nous avons pensé que le rêve allait devenir une réalité.

« Faut-il l'avouer ? je n'aborde jamais ce sujet sans un profond chagrin. Quoi de plus affreux que d'assister à la mort de frères bien aimés, sans pouvoir leur porter d'autres secours que celui d'une parole vaine et que je sens impuissante ! Il vaudrait mieux se voiler la face et oublier. Mais, là haut, sur la grande montagne, je vois Jésus-

Christ versant à flots son sang divin pour ses enfants de prédilection, les pauvres ouvriers ; sa douleur brise mon cœur, et si je ne puis lui apporter d'autre consolation, je veux, du moins, pleurer avec lui. Peut-être d'autres pleureront avec moi, et ces larmes feront violence au Ciel, qui nous enverra enfin des apôtres de l'usine. »

Une immense acclamation s'éleva dans l'auditoire : « L'apôtre de l'usine, c'est vous ! » et les applaudissements enthousiastes qui saluèrent le P. Lacordaire, dans une circonstance à peu près pareille, éclatèrent de tous côtés.

L'humble chrétien n'en souffrit pas moins que l'apôtre de notre jeunesse ; la douleur, le geste, l'accent furent les mêmes : « Ah ! Messieurs, s'écria-t-il, quel mal vous me faites ! les vraies œuvres de Dieu ne débutent que par l'épreuve ! Je l'ai toujours vu ; et vous me couvrez d'applaudissements ! Ah ! quel mal vous me faites ! »

Lui qui avait tant agi, tant prié, avec tous les siens, pour la conversion de l'usine ; lui qui eût souffert volontiers pour le succès de son entreprise ; lui qui n'ambitionnait d'autre glorification que celle de saint Paul, on lui donnait une ovation, il avait les honneurs du Congrès ! Comment n'eût-il pas été alarmé ? Comment n'eût-il pas été saisi de tous les scrupules qui tourmentent les plus grands serviteurs de Dieu ?

L'événement dont il me reste à parler sembla venir justifier des craintes assurément très-mal fondées.

III

Trois semaines à peine s'étaient écoulées depuis le Congrès de Lyon, qu'il écrivait à un ami :

« Les applaudissements de Lyon m'effrayaient et je voyais Dieu contre nous. L'humiliation est le commencement de toute œuvre sérieuse. Nous devons donc être rassurés, car l'épreuve est si grande que la moisson devra être immense. L'usine du Val-des-Bois est détruite par l'incendie. Le magnifique établissement à quatre étages

n'est plus qu'un amas informe de ruines fumantes. Trois heures ont suffi pour détruire ce qui avait coûté tant d'argent, tant d'années. Quel réveil dimanche, à trois heures du matin ! Quelle douleur poignante depuis ce temps ! Tous nos pauvres ouvriers sont au désespoir ; mais ils ont une douleur chrétienne. Lundi, à sept heures, toute notre famille faisait la communion, suivie de plus de deux cents de ces pauvres gens qui sont venus demander au Sacré-Cœur la force et le courage...

« Notre bon père a supporté ce coup affreux avec une résignation sublime. Il a vu brûler, en quelques heures, le produit du travail de toute sa vie ! Mais sa soumission à Dieu est si grande qu'il sera notre rédemption, car ce n'est pas lui qui a péché. »

C'est dans la nuit du 13 septembre 1874, veille de l'Exaltation de la Croix (date bien remarquable), que Dieu envoya cette épreuve terrible à ses amis de l'usine chrétienne.

Le feu éclata spontanément dans trois endroits différents, à commencer par le bureau même du patron. Il dévora en un instant caisse, livres, papiers, une bibliothèque précieuse, remplie de notes et de documents très-intéressants pour les œuvres catholiques ouvrières.

Réveillé en sursaut et accouru sur le lieu du sinistre, le patron, à la vue de son usine déjà à demi-consumée, se mit à genoux et fit simplement à Dieu le sacrifice de sa fortune.

A l'exception des rez-de-chaussées de derrière, tout fut détruit. L'incendie ne s'arrêta qu'au pied d'une statue de la sainte Vierge, placée dans une niche, à proximité de la chapelle, seul édifice resté debout dans la cour de l'établissement.

Aux pertes causées par l'incendie de l'usine, pertes énormes, quoiqu'elle fût assurée, un nouveau malheur vint se joindre, qui était la conséquence du premier :

« Après nous avoir éprouvés dans nos biens, ajoutait M. Léon Harmel, Dieu a voulu aussi nous éprouver dans notre famille, dans nos affections les plus chères. La mort de ma grand-mère a suivi de

près la catastrophe du 13, ajoutant ainsi une nouvelle et plus cruelle douleur à nos peines déjà si grandes. Mais nous répétons avec le Patriarche de l'Idumée : *Que la très-juste et très-aimable volonté de Dieu soit faite en toutes choses, qu'elle soit louée et éternellement exaltée !*

« Dieu avait choisi mon père pour être l'apôtre de l'usine ; il l'a choisi pour en être aussi la victime. »

Et passant de son aïeule et de son père à ses ouvriers, dont il disait dans une autre lettre : « Nous sommes plus émus de leur douleur que de la nôtre, » il se demandait comment on pourrait les caser, ce qu'ils allaient devenir, ce que deviendraient surtout leurs âmes pendant les longs mois de la reconstruction de l'usine ; le double fléau qui les menaçait le préoccupait sérieusement.

Le chômage ! ceux pour qui le travail est le plus grand bien savent ce que c'est.

Une femme d'un nom célèbre, madame de la Rochejaquelein, racontait qu'elle ne l'avait compris que le jour où l'enfant d'une pauvre ouvrière, avec elle en prison, pour cause peu semblable, et à qui elle demandait, en le quittant, de prier Dieu pour elle, lui répondit naïvement : « Oui, madame, je le prierai de vous donner toujours de l'ouvrage. »

Le *bon père* s'occupa, dès le premier jour, d'en chercher pour ses ouvriers, et de leur préparer à tous des ateliers où ils ne chômeraient pas. Salaires, logements, secours, écoles même, il prévit tout, avec une sollicitude, une présence d'esprit, une abnégation étonnantes au milieu de ses malheurs et en face de ruines fumantes. Les Frères et les Sœurs précéderaient ses ouvriers pour les installer dans les centres manufacturiers qui voudraient bien les recevoir. Les femmes, les filles et les enfants, resteraient au Val-des-Bois ; les travailleurs seuls partiraient par détachements, chacun avec ses chefs, les élus des associations catholiques, son convoi et ses ambulances.

Le 20 septembre, le premier détachement devait partir pour La Neuville-lèz-Wasigny, dans les Ardennes. Réunis le matin à la chapelle, tous les ouvriers reçurent les adieux de l'aumônier de l'usine. Dans un discours, dont le cœur fit tous les frais, il leur rappela l'exil du peuple de Dieu, et les consola par l'idée que s'ils s'en allaient en pleurant, c'était pour répandre ailleurs la bonne semence et revenir la joie dans le cœur et des gerbes plein les mains.

A leur sortie de l'église, le *bon père*, du haut des degrés, leur adressa lui-même quelques paroles fortifiantes :

« Vous serez peut-être moins payés, moins aimés ailleurs, mes enfants, mais vous vous aimerez entre vous, et vous resterez fidèles et dignes de votre renom de piété ; puis vous reviendrez ; Dieu le permettra sûrement ; vous reviendrez dans l'usine, qui va être relevée pour vous recevoir encore. »

Ensuite il se rendit au grand Cercle. Le président, premier contremaître de l'usine, qui avait vaillamment lutté contre l'incendie, et s'était blessé d'un coup de hache en coupant une toiture enflammée, l'attendait et reçut le premier ses conseils et ses avis. Il y en eut de bien tendres et de bien paternels pour chacun : « Toi, tu emmèneras ta femme ; vous êtes trop jeunes pour être séparés. »

« Toi, tu passeras à la maison et tu prendras une couverture pour le petit. » (Son cœur n'oubliait personne.)

A un musicien de la fanfare il dit : « Tu penseras à emporter ton instrument, et tu auras soin d'en jouer de temps en temps pendant la marche, et le soir aussi, dans les haltes, car il faudra égayer un peu notre jeunesse et l'empêcher de se laisser aller à la tristesse. »

Le moment des adieux arriva : le *bon père* se plaça près de la porte et embrassa un à un chacun de ses ouvriers, à mesure qu'ils sortaient. Le dernier était le plus vieux de sa maison. En le voyant venir, les larmes le gagnèrent, et il le tint longtemps serré entre ses bras, en sanglotant.

Le lendemain, de grand matin, se levèrent les émigrants ; chacun parut vêtu de ses habits du dimanche, « car il faut, disaient-ils, avoir bon courage et faire librement son devoir. » Et l'on se mit en marche, sans oser se retourner pour regarder la chapelle, de peur de pleurer.

Chaque jour un nouveau détachement partait. Au bout de quelque temps, arrivèrent, du fond des Ardennes, des petits billets à l'adresse des mères ou des sœurs restées au Val-des-Bois : « Tout va bien, nous sommes heureux. »

On ne l'était pas moins dans les divers centres industriels qui avaient généreusement donné l'hospitalité aux émigrants du Val-des-Bois ; on l'est toujours de les avoir reçus ; ils ont apporté leurs Associations, leurs mœurs aimables et douces, leurs vertus chrétiennes ; on les distingue à ce parfum auquel on reconnaissait, selon les vieilles légendes celtiques, les heureux voyageurs qui avaient passé par les bosquets du paradis terrestre, et dont les vêtements en avaient conservé l'odeur.

Mais quand donc aura lieu leur retour à ce Val chéri que, dans leur piété attendrie, ils nomment le *Val-du-Sacré-Cœur ?* Quand seront-ils réunis à leurs femmes, à leurs enfants, au *bon père*, qu'ils ont failli perdre, à la suite de la catastrophe, et qu'ils retrouveront plus vert et plus chaud de cœur que jamais ?

Le retour, déjà commencé pour une grande partie d'entre eux, qui travaillent à relever les ruines, aura lieu pour tous, avant le 23 du mois d'août prochain, jour de la bénédiction solennelle du nouvel établissement.

Avec quel transport ils rediront cette fois, d'une seule bouche, d'une seule âme, en rendant grâce à Dieu : « Tout va bien, nous sommes heureux ! »

Hersart de la Villemarqué,
Membre de l'Institut.